



Volume 51, numéro 3, octobre 1995

Phénoménologies de l'ange

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/400953ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/400953ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Faculté de philosophie, Université Laval

ISSN

0023-9054 (imprimé)

1703-8804 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Valcke, L. (1995). Compte rendu de [HOVEN, René, *Lexique de la prose latine de la Renaissance*]. *Laval théologique et philosophique*, 51(3), 686–688.
<https://doi.org/10.7202/400953ar>

maître, en effet, de ne pas emprisonner, mais de libérer et rendre à lui-même le disciple pour qu'il suive son chemin.

Hermann GIGUÈRE
Université Laval

René HOVEN, **Lexique de la prose latine de la Renaissance**. New York, Cologne, Leyde, E.J. Brill, 1994, 427 pages.

Alors que les études classiques, grecques ou latines, sont depuis longtemps en perte de vitesse, on constate, par ailleurs, l'essor inattendu que prennent les études dites néo-latines. C'est ce dont témoignent, par exemple et en particulier, ces congrès internationaux qu'organise avec un succès croissant la *Societas internationalis studiis neolatinis provehendis* ou *Association internationale d'études néo-latines*, elle-même fondée en 1971. Il y a là un paradoxe qui peut étonner : ces études et recherches participent-elles de cette vague de fond d'un retour aux sources de notre culture ? S'agit-il plutôt d'une mode transitoire, engouement passager né d'une vaine nostalgie ? Seul, l'avenir tranchera, mais la présence de nombreux et très jeunes chercheurs au sein de la dite association, comme leur participation active à ses divers congrès, semble d'ores et déjà favoriser la seconde hypothèse.

Quoiqu'il en soit, l'intérêt pour les études néo-latines en tant que telles est chose relativement récente et se trouve donc inévitablement limité par un manque d'instruments de travail adéquats et spécifiques. C'est à cette lacune que veut remédier, au moins en partie et déjà en une large mesure, le travail remarquable de René Hoven, ancien professeur à l'Université de Liège, qui nous propose son *Lexique de la prose latine de la Renaissance*.

Œuvre minutieuse et fruit d'une très longue patience, ce *Lexique* s'inscrit, littéralement, dans le prolongement du *Dictionnaire latin-français* de F. Gaffiot, dont il est en quelque sorte le descendant naturel, le vocabulaire propre au néo-latin étant, par définition ou par convention de notre auteur, celui qui n'apparaît pas dans le célèbre dictionnaire.

M. Hoven a lu et patiemment dépouillé les œuvres en prose de quelque 150 auteurs, allant de Pétrarque à Juste Lipse et cette lecture de plusieurs milliers de pages lui a fourni la matière de 8 550 notices, se rapportant soit aux mots ne figurant pas dans le Gaffiot, ce qui est le cas de 7 100 entrées, soit encore aux acceptions nouvelles données par les auteurs néo-latins aux mots reçus par les anciens.

Ces nombres à eux seuls témoignent de l'étonnante vitalité de cette langue souvent qualifiée de morte qui, en fait, n'a cessé de s'adapter aux conditions changeantes de la vie concrète de cette époque, assimilant ainsi ces nombreux néologismes techniques et ces termes empruntés à la vie courante, au langage juridique, théologique ou religieux, en une efflorescence d'autant plus significative qu'elle allait en principe à l'encontre de la volonté affichée de ses créateurs d'en revenir à une romanité non corrompue.

Plus que ce que l'on est en droit d'attendre d'un simple lexique, chaque notice donne sous forme concise, mais très claire, les informations essentielles concernant le vocable ou son acception particulière : variations graphiques, références textuelles, sens précis, illustré, le cas échéant, de quelque citation, origine du mot, fréquence de son utilisation, etc.

L'A. signale également la période de la latinité où tel mot a été employé pour la première fois dans tel sens donné, soit en latin « classique », en latin tardif ou en latin médiéval. Les termes dits

« classiques » sont ceux qui ne figurent pas dans le Gaffiot, mais que donne, par exemple, le *The-saurus linguae Latinae*. Signe de l'excellence du *Dictionnaire*, décompte fait des variantes ou acceptions nouvelles, Hoven n'a recensé que 20 termes classiques non signalés par Gaffiot. Le latin « tardif » couvre la période qui va du III^e au VI^e siècle : on ne s'étonnera pas de la fréquence relative des termes appartenant à cette catégorie — Hoven dénombre environ 850 occurrences — d'une part, parce que Gaffiot ne prétendait pas couvrir de façon exhaustive ce latin « de la décadence », d'autre part, parce que les humanistes eux-mêmes fréquentaient assidûment la littérature patristique. Plus étonnant toutefois, au moins au premier abord, vu le dédain affiché par la plupart des humanistes à l'endroit du latin « gothique et barbare » de la scolastique, est le grand nombre d'emprunts au latin médiéval : notre auteur ne relève pas moins de 1 600 cas.

Bien entendu, le *Lexique* ne prétend pas être complet, mais l'échantillonnage sur lequel il repose est vaste et très représentatif. Il sera toujours possible, au demeurant, de signaler l'absence de tel ou tel parmi les auteurs répertoriés, mais il n'est pas sûr que le dépouillement d'autres ouvrages de cette veine aurait encore enrichi la moisson récoltée.

Signalons également, en fin de volume, les trois « Listes annexes récapitulatives », soit celle des « mots d'origine non latine », celle des « diminutifs », et celle, particulièrement bien ventilée, des « mots classés d'après divers suffixes ou terminaisons ».

Comme on pouvait s'y attendre de la part de l'éditeur E.J. Brill, la présentation matérielle du *Lexique*, la clarté de sa mise en page, la perfection de son impression et sa lisibilité sont proches de la perfection.

Dès maintenant et dans sa forme actuelle, l'ouvrage de M. Hoven se révèle être un instrument des plus utiles au développement des études néo-latines. Gageons qu'en ce domaine il deviendra bientôt aussi indispensable que le *Gaffiot* l'est devenu dans le sien. Notons cependant que, de par sa nature même, le *Lexique* s'adresse essentiellement aux latinistes avertis, aussi peut-on estimer que M. Hoven se montre quelque peu optimiste lorsqu'il forme le vœu que son ouvrage puisse également être utile à l'étudiant *novice* — à moins qu'il ne s'agisse d'un « noviciat » au second degré, réservé à ceux qui maîtrisent déjà le latin classique.

*

* *

On notera que M. Hoven, auteur d'un lexique néo-latin, se trouvait devant un problème particulier, qui ne se pose pas aux auteurs des dictionnaires classiques. Ceux-ci sont évidemment d'autant plus complets qu'ils recensent plus de termes attestés, tandis qu'un lexique spécialisé devra nécessairement être sélectif et découler d'un choix. Quelles sont alors les règles de ce choix ? Et c'est ainsi que le *Lexique* fait surgir une délicate question de définition : qu'est-ce donc que le néo-latin ?

Certes, du point de vue chronologique, M. Hoven circonscrit clairement le champ de son enquête, puisque son ouvrage « se limite, comme son titre l'indique, à la prose de la Renaissance, c'est-à-dire à la première période, capitale d'ailleurs, de la littérature néo-latine » (p. VII), et qu'il analyse ainsi, comme on l'a dit, « les œuvres en prose de quelque 150 auteurs, de Pétrarque à Juste Lipse (†1606) » (p. VIII).

Ces limites chronologiques, pour nécessaires qu'elles soient, ont évidemment quelque chose d'arbitraire, surtout en leur *terminus ad quem*. Par ailleurs, les termes « prose latine de la Renaissance » et « néo-latin » ne se recouvrent pas exactement. À l'époque considérée, le latin de la scolastique n'avait certes pas disparu, mais poursuivait son évolution particulière, se ramifiant, comme en autant de « dialectes », en ces idiomes propres à chacune des nombreuses écoles qui se réclamaient

toutes de la tradition aristotélicienne. Sans le dire explicitement, M. Hoven semble assimiler littérature néo-latine et littérature humaniste, mais une telle assimilation, pour habituelle qu'elle soit, n'est pas toujours convaincante. Sans doute les traités des averroïstes de Padoue, comme ceux des *Calculatores* de Pavie, représentaient-ils le genre même d'écrits que les Pétrarque, Ficin et Érasme ne pouvaient pas ne pas honnir, mais il y a cercle vicieux à circonscrire la littérature néo-latine aux seuls humanistes, tout en caractérisant ceux-ci par la qualité et la pureté grammaticale de la langue qu'ils maniaient. Où situera-t-on, par exemple, Nicoletto Vernia, lumière de l'averroïsme padouan, par ailleurs excellent helléniste et latiniste accompli, qui à ce titre entretenait de fort cordiales relations avec nul autre qu'Ermolao Barbaro lui-même, le plus méticuleux des censeurs ? À quelle enseigne logera-t-on Cajetan, scolastique de la meilleure eau qui, « cependant », maniait avec élégance un latin fort classique ? Qu'advientra-t-il de Jean Pic de la Mirandole, humaniste, certes, pour avoir écrit son célèbre *Discours de la dignité de l'homme*, mais qui, comme il le dit lui-même, en revient au « style de Paris » le plus traditionnel, dès qu'il s'engage sur le terrain de la philosophie. René Hoven signale, presque en s'en excusant, qu'il n'a pu dépouiller les *Conclusiones* du même Jean Pic. En quoi, cependant, le style de ces 900 thèses se démarque-t-il du latin médiéval le moins littéraire ? Sont-elles néo-latines en vertu du seul renom de leur auteur ?

Et que fera-t-on encore de l'apport linguistique de cette troisième lignée, ni « humaniste », ni « scolastique », qui par Regiomontanus (†1476) et Giovanni Marliano (†1483) relie les *Calculatores* à Galilée et Kepler ? Y a-t-il, des uns aux autres, cette continuité que prétendaient reconnaître Duhem et Dijksterhuis, mais que niait Koyré ? Peut-être la comparaison des terminologies propres à ces auteurs permettrait-elle, sinon de mettre fin à cette controverse, du moins de l'éclairer d'une lumière nouvelle.

Monsieur Hoven s'étonne de voir certains auteurs de dictionnaires médiévaux avoir tendance à déborder sur le domaine néo-latin, « ce qui, pour notre propos risquerait, dit-il, si l'on n'y prenait pas garde, de "brouiller les cartes" » (p. x). Sans doute, mais si le latin « de la Renaissance » était bien véritablement une langue vivante, comme en atteste excellemment l'ouvrage même de M. Hoven, ne faut-il pas se méfier des caractérisations trop nettes, des démarcations trop tranchées, ne faut-il pas s'attendre à ces embranchements divers, recoupements et zones grises, ou, comme en nos langues contemporaines, à ces emprunts réciproques ? Nos « grilles de lecture » sont, certes, nécessaires ; Héraclite déjà soulignait que la réalité ne s'y conforme pas autant que nous le souhaiterions...

Louis VALCKE
Université de Sherbrooke